

Relire Homère

Date : 16 mai 2016



A l'occasion de la parution des *Essais sur Homère* (PUF, 1999), Marcel Conche avait répondu aux questions de la revue *Antaios* (1993-2001). Source : archaion.hautefort.com

Pourquoi relire Homère en 2000 ? En quoi est-il, incomparablement, l'Éducateur par excellence ?

L'an 2000 de l'ère chrétienne ne signifie pour moi rien de particulier. Si l'on fait partir l'ère des Olympiades de 776 AC, nous voici, en effet, si je ne m'abuse, dans la six cent quatre-vingt quatorzième Olympiade, chiffre qui n'a rien de particulier. Pourquoi relire Homère aujourd'hui ? C'est que nous vivons en un temps où l'on sait que la vie humaine est une vie mortelle. Montaigne nous conte que saint Hilaire, évêque de Poitiers (v. 315-v.367), craignant pour Abra, sa fille unique, les embûches du monde, demanda sa mort à Dieu, ce qu'il obtint et « de quoi IL montra une singulière joie ». En l'an 1000, comme au IV^{ème} siècle, la vie éternelle était objet de certitude. En l'an 2000, c'est le contraire. Les philosophes analysent la « finitude » (*Endlichkeit*) comme nous étant essentielle, et notre « temporalité » (*Zeitlichkeit*) comme étant, par essence, une temporalité finie. Comment vivre une vie mortelle ? Il s'agit de résoudre ce que Leibniz nomme un « problème de maximum et minimum » : obtenir, durant une vie brève, le maximum d'effet. Quel « effet » ? Le plus d'argent possible, pensent les financiers, les boursiers. Mais l'argent n'est pas une valeur en soi. Homère est l'Éducateur par excellence car il forme notre

faculté critique, la *krisis*, la faculté de distinguer, de choisir – d'un mot qui signifie « trier ». Il nous enseigne à séparer le bon grain de l'ivraie des fausses valeurs, et à choisir les valeurs d'excellence. Comment vivre ? De façon à ce que cette vie, dans sa brièveté, réalise la plus haute excellence. Achille perçoit le bonheur comme une tentation. IL choisit quelque chose de plus élevé que le bonheur. Ainsi font les héros de l'*Illiade*.



Relire Homère

Mais comment le relire ? Avec quels yeux ?

Lire Homère à la manière des « analystes », qui font de *Illiade* et de l'*Odyssée* un assemblage de pièces rapportées, c'est sacrifier bien des significations qui n'existent que par l'effet d'ensemble, et comme ôter d'un organisme le tissu conjonctif pour le réduire à un squelette. Les « difficultés » relevées par les « analystes » sont d'ailleurs si peu nettes qu'il a fallu vingt-cinq siècles pour qu'elles soient remarquées. Si elles étaient si peu que ce soit concluantes, les Grecs anciens les eussent perçues. L'*Illiade* et l'*Odyssée* supposent la vision visionnaire d'un unique poète qui est aussi un poète unique : les « analystes » vont-ils tomber dans l'absurdité de supposer plusieurs Homère ? Il faut lire Homère avec l'œil non d'un dépeceur mais d'un philosophe, si le philosophe est, comme le veut Platon, l'homme des « vues d'ensemble » (*République*, VII, 537c) – un œil, cependant, moins hégélien que goethéen : il ne suffit pas d'être philosophe si l'on n'est pas quelque peu poète. Car la pensée pensante n'est pas seulement conceptuelle : elle ne méconnaît pas la clarté que peuvent apporter la comparaison et la métaphore. Héraclite, Parménide, les Antésocratiques en général ne sont pas les seuls à l'avoir vu, mais aussi Bergson, Heidegger et d'autres. Il est regrettable que Heidegger n'ait pas davantage médité Homère.

Dans « Le rationalisme d'Homère », vous écrivez : « les dieux d'Homère ne sont ni en dehors de la nature, ni même en dehors du monde : ils sont, comme nous, au monde –

au même monde ». Pouvez-vous préciser votre vision du divin chez Homère ?

La phrase que vous citez me fait songer au fragment 30 d'Héraclite : « Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il a toujours été, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure ». Ce monde, pour Homère comme pour Héraclite, est « le même pour tous » : hommes et dieux. C'est ainsi que la différence du jour et de la nuit vaut pour les dieux comme pour les hommes. Les dieux sont « au monde », comme nous. Le monde n'est pas leur œuvre, mais l'œuvre de la nature. Homère voit « l'origine de tous les êtres » (*Illiade*, 14.246) dans l'«Océan», symbole de la puissance et de la fécondité de la nature. L'épopée chante le monde humain, bien que la nature, avec ses météores, ses sources, ses fleuves, ses forêts, ses bêtes sauvages, soit toujours présente à l'esprit du poète. Or, les grands dieux d'Homère sont – on l'a souvent observé – absolument semblables à des hommes – excepté qu'ils sont plus forts et sont immortels : ils mangent, boivent, festoient, aiment, haïssent, se vengent, souffrent, dorment, ont des syncopes, etc. Dès lors, où est le divin ? Je crois qu'il faut le chercher moins chez les dieux préoccupés surtout par la guerre des hommes, engagés dans cette guerre et tout pénétrés de passions humaines, que chez ceux qui se tiennent loin des affaires humaines, vivent dans la proximité de la nature, en symbiose avec elle. Le divin est présent sous la forme des innombrables dieux qui sont l'esprit de la nature et dont la pérennité relativise l'aventure humaine – à laquelle les grands dieux s'intéressent beaucoup trop, s'agissant de ce qui agite « de pauvres humains, pareils à des feuilles, qui tantôt vivent pleins d'éclat et mangent le fruit de la terre, et tantôt se consomment et tombent au néant ». Le divin précède les dieux : il consiste dans le don initial qui leur est fait, à eux comme à nous, de la vie, de la lumière. Quant au Donneur de ce don initial, c'est la Nature, mais il ne faut pas la personnaliser : elle n'est pas un être, mais le fait même de l'être – mot qui, dit Nietzsche, ne signifie rien d'autre que « vivre ».

Vous consacrez un chapitre au pessimisme d'Homère. Ne trouvons-nous pas de nombreux traits optimistes dans son oeuvre, à commencer par une forme d'humanisme, illustrée par le bouleversant dialogue entre Achille et Priam ?

La réussite d'Ulysse montre, ai-je dit, que « décisif est le rôle de la tromperie dans la réussite des hommes ». Comme tromper est un mal, et donc le mal l'emporte sur le bien dans la stratégie de ceux qui veulent triompher dans le monde, on peut parler de « pessimisme ». Mais ce n'en est pas la seule forme que l'on peut discerner chez Homère. Il parle de la mort qui « tout achève » : dès lors que la mort ne laisse, après elle, aucun espoir, il est difficile de parler « d'optimisme ». Il est vrai que les plus hautes valeurs humaines sont incarnées par les héros, et représentées par leur attitude et leur conduite : le respect de la foi jurée (les Achéens font la guerre en vertu d'une promesse faite à Ménélas), l'esprit de sacrifice, la volonté d'excellence, le courage, bien sûr, mais aussi la fidélité, le respect et l'estime d'autrui, fût-il l'ennemi, l'esprit de bienveillance et la générosité (chez Alkinoos, notamment), la sympathie, la compassion. Mais précisément, les plus belles qualités morales se trouvent chez les hommes, non chez les dieux. or, ce sont les dieux qui ont la force et tiennent en main – dans les limites fixées par le destin – le sort des humains. Une force, en laquelle il y a bien plus d'arbitraire que de bonté essentielle, domine tout. Que les dieux n'aient pas les vertus que l'on voit chez les hommes, il ne peut d'ailleurs en être autrement. Ces vertus viennent, en effet, de cela même que les hommes ont en propre, qui est de mourir. Elles définissent la réaction de l'homme

noble face à la mort : à sa mort ou à la mort d'autrui. Certes, ces vertus, du moins les vertus d'humanité, sont comme mises entre parenthèses dans le combat sanglant – ce pourquoi Homère condamne la guerre, comme le lui reproche Héraclite. Et l'on pourrait parler « d'optimisme », s'il laissait entrevoir un monde humain où régnerait la paix. Mais je ne vois rien de tel. Vous parlez d' »humanisme ». Soit! si vous entendez : humanisme héroïque. Homère veut que l'homme regarde vers les hauteurs. « Pessimisme », dis-je, mais, certes, pessimisme actif, héroïque, essentiellement viril. Je veux bien admettre que le pessimisme tragique d'Homère, avec, au fond, une telle confiance en l'homme, est autre chose que simplement du « pessimisme », au sens banal.

Jacqueline de Romilly a pu consacrer un fort beau livre à Hector. Quelle figure vous séduit le plus chez Homère ?

Hector est un chef valeureux, un beau-frère rassurant, un père et un époux aimant et tendre, et il a bien d'autres qualités qui en font un bel exemplaire d'humanité. Mais une qualité essentielle, pour celui qui veut le salut de son peuple et des siens, est l'intelligence. Or, Hector en manque parfois. En tel moment critique, ne voyant pas au-delà de l'heure présente, il refuse le « bon conseil » de Polydamas qui, lui, « voit à la fois le passé, l'avenir », et il juge inconsidérément. Et les Troyens approuvent leur chef, « dont l'avis fait leur malheur ». Et puis, j'observe, chez lui, un trait déplaisant. Il demande un éclaireur pour aller, de nuit, surveiller ce que font les Achéens. Soit! Dolon se porte volontaire, à une condition : Hector doit jurer qu'il lui donnera les chevaux et le char de bronze du Péléide. Hector jure. Il sait pourtant – j'en suis persuadé – que Dolon n'a aucune chance de monter un jour les chevaux d'Achille. Achille, héros démonique et fascinant, m'a captivé davantage qu'Hector. Je lui ai consacré un chapitre (et même deux). Il est le personnage clé de l'*Illiade* – qui chante, ne l'oublions pas, la « colère d'Achille ». Ce sont ses attitudes et ses choix qui déterminent le mouvement et l'action. Son inaction même, qui joue le rôle de ce que Hegel nomme la « négativité », n'est aucunement une absence. Inactif, mais en attente, il est singulièrement présent.

Mais vous me demandez quelle figure me « séduit » le plus. Je ne puis être « séduit » que par une nature féminine. Je laisse de côté les déesses – pour lesquelles j'ai peu d'estime. Parmi les mortelles, j'ai le choix entre Briséis, Andromaque et Hélène – les autres ayant moins de présence. J'ai un faible pour Briséis ; j'admire et je plains Andromaque. Mais Hélène a besoin que l'on se porte à son secours. Elle a ce que Gorgias nomme une « mauvaise réputation » – à cause de quoi, il s'est fait son avocat. Avec raison. Hélène infidèle à son mari, Ménélas ? A s'en tenir aux apparences, on ne saurait le nier. Car enfin, elle suivit Pâris. De bon gré ? Sans doute, sinon eût-elle emmené des trésors et ses esclaves ? Mais il y a deux sortes d'amour : l'amour de croisière, calme, raisonnable, médité – Hélène ne cessa jamais d'aimer Ménélas de cet amour -, et il y a l'amour d'emballlement, la bourrasque d'amour, où le désir conduit aux décisions que l'on regrette ensuite. Mais la tempête sur la mer n'empêche pas le calme des grands fonds. Et l'amour qui dure est toujours là lorsque l'amour violent s'est exténué. On le voit bien lorsque, du haut des remparts de Troie, la femme de Pâris, aux ardeurs anciennes, aperçoit les Achéens et Ménélas, souffre, pleure et se confond en regrets.

Entretien paru dans la revue *Antaios*, octobre 1999

Né en 1922, Marcel Conche est professeur émérite de philosophie à la Sorbonne, membre de l'Académie d'Athènes et citoyen d'honneur de la ville de Mégare. Editeur à ses heures perdues, il a traduit et commenté Héraclite, Parménide, Anaximandre, Epicure aux PUF tout en trouvant le temps de publier des ouvrages classiques sur Montaigne et Lucrèce. En septembre 1995, Marcel Conche avait déjà accordé un entretien à *Antaios* sur les Grecs, qualifiés de « presque les seuls philosophes authentiques » et la philosophie grecque comme fondamentalement païenne. Sur le Polythéisme : « pour le penser sans le réduire à n'être qu'une étape dans un processus, il faut sans doute tenter de revivre une expérience qui fut celle des Hellènes, celle de l'immanence et de l'évidence du sacré ». Sur l'Ancien Testament : « Plût au ciel qu'à l'âge scolaire, plutôt que des leçons d'histoire « sainte », on m'eût entretenu de la *Gaya Scienza* des troubadours. Le Corrèzien que j'étais se fût sans doute reconnu plus d'affinité avec Guy d'Ussel et Bernard de Ventadour qu'avec Abraham et autres. » Sur les Grecs, Marcel Conche a écrit un splendide plaidoyer pour un philhellénisme bien compris : « Devenir grec » (in *Revue philosophique*, janvier-mars 1996, p.3-22, repris dans *Analyse de l'amour et autres sujets*, PUF, Paris 1997). Pour mieux connaître ce philosophe et moraliste de haute lignée, il faut lire *Vivre et philosopher. Réponses aux questions de Lucile Laveggi* (PUF 1992) et *Ma vie antérieure* (Encre marine 1998). Tout dernièrement, il a publié *Le sens de la philosophie*, livre dédié à sa mère qu'il ne connut pas puisqu'elle périt à sa naissance. Il s'agit d'une sobre méditation sur la signification précise du mot « philosophie » : amour de la sagesse ou « science » du vrai ? M. Conche penche pour cette tension tragique vers la vérité, recherche qui se double d'un apprentissage de l'amour au sens socratique, celui-là même qui tente de rendre l'autre meilleur en lui communiquant le désir d'excellence, propre aux âmes nobles : « »A quoi mène la philosophie ? », me demande-t-on. La première réponse est : « à rien » (à rien d'autre que la philosophie elle-même comme *skepsis*) ; la seconde : « à aimer ». » Lisons donc M. Conche, suivons les traces de cet Hellène « désengagé des fausses évidences et des obsessions collectives ».

Pour compléter cette évocation, voici une note publiée naguère dans *Antaios*.

Parcours d'un stoïcien

Avec *Ma Vie antérieure* (Encre marine), le philosophe Marcel Conche livre une émouvante méditation sur le sens du tragique et la preuve de la permanence, en ces temps d'hédonisme vulgaire, du stoïcisme comme posture philosophique, comme manière de vivre. Car ce qui frappe à la lecture de ces pages à l'impeccable langue (« une belle langue républicaine et châtiée » dit justement R.P. Droit dans sa chronique du *Monde* du 3 avril 1998), c'est la cohérence et la rigueur du penseur, qui est aussi un moraliste, crédible puisqu'il a intimement vécu ce qu'il professe. L'évocation qu'il fait de Marie-Thérèse Tronchon, son épouse disparue en décembre 1997, est bouleversante. Elle fut son professeur de Lettres en 1941-1942 et corrigea ses premières dissertations avant de devenir sa compagne pendant cinquante-six ans. Il s'agit, c'est évident, d'une âme de qualité, d'une Dame. Le couple formé est bien celui de deux lettrés, des jeunes gens d'autrefois, frugaux et racés, bref, toute une France traditionnelle, engloutie par la civilisation du spectacle et du fric. Marcel Conche est un pur produit des hussards noirs de la République : petit paysan corrézien, il mène, à la fin des années 30, une vie rude, mais non dépourvue d'un « bonheur de fond », tout sauf béat. La campagne n'avait que peu varié depuis Louis XV ; le village constituait encore une réelle

communauté organique où les désirs individuels comptaient pour rien. Entre un père, rescapé de la Grande Guerre, muré dans son silence – la mère de Marcel Conche mourut peu après sa naissance – et sa tante, le futur philosophe fait ses premières expériences : la perte de la foi (“ le sentiment nouveau se formait que la providence de l'homme peut n'être encore qu'une providence humaine ”), les vellétés de révolte contre un père parfois injuste, les cours un peu particuliers de l'instituteur (plus doué pour l'éducation que pour l'instruction, mais pour qui Vercingétorix et Bayard sont des modèles) : “ tiré à quatre épingles, M. Briat incarnait les vertus de franchise, d'honnêteté, de gentillesse ”. Une courtoisie d'un autre âge ! Marcel Conche prononce un bel éloge du grec ancien, notre sanskrit : “ le grec ancien, la langue incomparable, merveilleuse, qui porte en elle ce qu'il y a de plus fort, de plus lumineux, et, en même temps, de plus délicat et de plus fin. Sans elle, que serait la philosophie ? Que serait même la pensée ? ”. Le catéchisme n'est manifestement pas sa tasse de thé : “ il était question de l'histoire “ sainte ” : il fallait se sentir concerné par ce qui était arrivé à un certain Moïse, à un certain Abraham. Désastreuse leçon car les péripéties de l'histoire des Juifs anciens n'importent qu'à ceux qui adhèrent à l'Irrationnel. (...) Car entre Athènes et Jérusalem, il faut choisir. ” Socrate lui apparaît comme une figure plus haute que le Nazaréen : “ lorsqu'on se donne la peine de multiplier les pains ou de marcher sur les eaux, c'est que l'on est en faute d'arguments ”. Malgré une envie vite passée de rejoindre le maquis, Conche préfère étudier la grammaire latine huit heures par jour, ce qui nous évite les souvenirs d'anciens combattants, lui permet d'entrer à l'Ecole Normale et de se lancer à l'assaut du savoir philosophique. Une telle ascèse nous vaut une vingtaine de livres parfaitement ciselés et sentis, quelques traductions qui serviront de référence (Héraclite, Parménide,...). Et un parcours, du catholicisme paysan à la sagesse tragique des Hellènes.

Photo : Aristote devant le buste d'Homère, par Rembrandt (1653), Metropolitan Museum of Art. Détail.